« Ce que vous voyez est ce que vous voyez » : tautologie et littéralité dans l'art contemporain

Erik Verhagen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/493>

DOI : 10.4000/critiquedart.493

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Erik Verhagen, « « Ce que vous voyez est ce que vous voyez » : tautologie et littéralité dans l'art contemporain », *Critique d'art* [En ligne], 34 | Automne 2009, mis en ligne le 25 janvier 2012, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/493> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.493>

Ce document a été généré automatiquement le 2 juin 2021.

EN

« Ce que vous voyez est ce que vous voyez » : tautologie et littéralité dans l'art contemporain

Erik Verhagen

RÉFÉRENCE

« *Ce que vous voyez est ce que vous voyez* » : tautologie et littéralité dans l'art contemporain, Rennes : Presses universitaires, 2009, (Aesthetica)

- 1 La tautologie et la littéralité sont deux notions inextricablement liées à la création des années 1960, et plus précisément au modernisme, aux arts minimal et conceptuel mais aussi aux rapports symbiotiques, complexes et conflictuels rattachant les uns aux autres¹. Regroupés sous la direction de Leszek Brogowski et Pierre-Henry Frangne, les différents essais publiés par les Presses universitaires de Rennes tentent dans une optique pluridisciplinaire de remettre en perspective ces termes en s'attachant dans la grande majorité d'entre eux à en dégager les caractères aporétique et contradictoire. La tautologie, cette « chose laide » pour paraphraser Roland Barthes, s'avère effectivement vulnérable une fois disséquée. Point culminant d'une forme de mépris du spectateur pérennisée par les modernistes —Georges Didi-Huberman parle à raison d'« une victoire maniaque et misérable du langage sur le regard »²—, la tautologie constitue l'acmé de l'« opticalité » greenbergienne attesté par la phrase maintes fois recyclée de Frank Stella : « ce que vous voyez est ce que vous voyez ». Or, comme ne manquent pas de le préciser la plupart des auteurs de l'ouvrage, aussi séduisante et percutante soit-elle, cette phrase, et les notions auxquelles elle renvoie, n'en demeure pas moins problématique et la source d'innombrables malentendus. On lira à cet égard l'essai incisif de Bertrand Rougé. Nous démontrant avec beaucoup d'habileté que « la quête du littéral est aussi une fuite », l'auteur décortique ce qu'il nomme une littéralité « impossible » et « illusionniste », parvenant sans peine à décrédibiliser le mirage tautologique dont il expose très pertinemment les limites. Comme le rappelle enfin fort

opportunément Denys Riout dans son essai généalogique, Frank Stella « souhaitait peindre des œuvres sur lesquelles “on ne pourrait rien écrire” ». Au regard de la glose engendrée par ses œuvres et déclarations, force est de constater qu’il a échoué. On rappellera à ce titre que l’artiste Ian Burn avait conçu en 1967 une *mirror piece* (œuvre à base de miroirs et *de facto* réfléchissante) sur laquelle il avait inscrit la phrase suivante : *No object implies the existence of any other*. Réponse ironique à l’assurance et arrogance affichées par le créateur des *Black Paintings*, l’œuvre de Burn, dans laquelle on peut également déceler un clin d’œil tout aussi malicieux aux spéculations de Joseph Kosuth, en dit long sur le terrain miné qu’alimentent là tautologie et littéralité. L’ouvrage présent en est la preuve éclatante.

NOTES

1. Se reporter à la conclusion de la contribution de Valérie Mavridorakis.
2. Didi-Huberman, Georges. *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris : Minuit, 1992, p. 19